

www.e-rara.ch

Voyage à la Baye de Hudson

Ellis, Henry

Leide, 1750

Zentralbibliothek Zürich

Shelf Mark: NR 1758

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-41123>

[S. 370 - 413.]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

TROISIÈME PARTIE.

QUI comprend les argumens tirés des Faits, propres à faire voir la grande probabilité de trouver au Nord-Ouëst un Passage vers les Mers du Sud, quoi- qu'on aît manqué de le trouver dans la dernière Expédition.

COMME nous avons suffisamment expliqué dans la première partie de cet Ouvrage les motifs qui avoient d'abord relevé les espérances de pouvoir découvrir le Passage du Nord-Ouëst; que nous y avons assez insisté, & que nous avons fait voir distinctement dans la seconde partie, combien l'attente de faire cette découverte dans les endroits qu'on a examinés, a été trouvée sans fondement; je viens à présent plus particulièrement aux raisons, qui semblent nous persuader, qu'on peut encore trouver un tel passage, & qu'il
n'y

n'y a aucune absurdité à supposer qu'on en pourroit tenter la découverte à peu de frais, & avec espérance de succès; & cela même sans exposer à des périls extraordinaires, ou à des fatigues excessives, ceux qui y seroient employés. Ces raisons seront principalement fondées sur les faits, qui sont venus immédiatement à ma propre connoissance, & que j'ai observés dans la dernière expédition. Comme je les exposerai de bonne foi, je me flatte qu'on trouvera que je ne me suis pas laissé égarer par une confiance aveugle en mes propres forces; & je puis assurer de la manière la plus solemnelle, qu'il n'y a rien de plus éloigné de mon but que de vouloir jeter les autres dans quelque erreur.

IL est si évidemment démontré, que dans des pays peu étendus, tels que les Iles & Presqu'Iles, on ne trouve d'autres arbres qu'une espèce de petits bois, & de buissons, non-obstant qu'au même degré de latitude le continent porte les plus beaux arbres du monde, qu'il ne faut plus en douter. On pourroit citer ici les observations que *M^r. Jean Narborough* a dé-

crites avec tant d'exactitude dans son voïage aux Détroits de *Magellan*, & les appuyer de plusieurs autres autorités ; mais ceux qui ont quelque connoissance de l'Île de *Shetland* & des *Orcades*, ne balanceront pas à avouer qu'il seroit superflu d'augmenter le nombre des preuves à ce sujet. Delà on peut raisonnablement conclurre, que tout pays, situé dans un climat où on fait que le bois croît, & que l'on trouve après un examen exact n'en point porter, doit être environné de la mer des deux côtés. Or, nous avons remarqué ci-dessus, que depuis le 61°. de longit. occ. toutes sortes de végétaux se rétrécissent, & diminuent visiblement, & qu'au lieu d'arbres, & de bois, on n'y trouve que des arbriffaux & des buissons qui ne sont que très petits. Néanmoins on fait très bien, qu'à de certains degrés de latitude plus haut, il y a de grandes fo-

(1) QUOIQUE l'on trouve les Îles moins fertiles en bois que le Continent, il ne s'ensuit pas delà, ce me semble, que les endroits destitués de bois soient des Îles. Si nous comparons notre

forêts d'un gros & excellent bois , par exemple, en *Norvège*, en *Suède*, en *Laponie*, & dans tous les territoires de l'Empire Ruffien, le long de cette vaste étendue de pays qui va jusqu'à la mer du *Japon*. Par conséquent, s'il n'y avoit point de mer de l'autre côté, & qu'il y eut au contraire une très grande étendue de pays au Couchant, ne devoit-on pas trouver la même quantité abondante de bois dans l'intérieur de ces pays, qui sont voisins de la Baïe de *Hudson*? S'il ne s'en trouve point, chose qui est très certaine, pouvons-nous donner une meilleure ou plus vraisemblable raison d'une différence si évidente entre des pays situés sous le même climat, que celle du voisinage d'un Ocean occidental (1)? On ne pourra pas non-plus m'objecter le grand froid qu'il fait sous ce climat, puisque nous favons par un ouvrage, qu'un Membre de
l'A-

tre ignorance avec les opérations infinies de la Nature ne donneroit-on pas ici gain de cause au Logicien, qui diroit; *posito consequente, non ponitur antecedens* ?

l'Académie Impériale des Sciences à *Petersbourg*, vient d'y publier sous sa direction; que non-seulement les végétaux, mais que le blé même croît dans quelques parties de *Kamschatka*, quoique le froid y soit plus excessif qu'aux côtes de la *Baïe de Hudson*.

QU'IL me soit permis de remarquer en outre, que lorsque nous étions à la maison de *Montague*, nous observâmes toujours, que les vents de Nord-Ouest portoient avec eux une grande quantité de cette neige, en laquelle nous faisons par expérience que le froid de l'air d'hiver convertit cette fumée glaciale, ou ces vapeurs qui s'élèvent des eaux ouvertes. N'en pourroit-on pas conclurre encore avec vraisemblance, qu'il faut qu'il y ait à une petite distance de là, au Nord-Ouest de ce pays, une masse d'eau ouverte, ou pour me servir d'autres termes, un Ocean occidental? Ces argumens ne s'accordent-ils pas entr'eux, aussi bien qu'avec les opérations ordinaires de la Nature en d'autres endroits, où l'on fait, que les causes qu'on suppose ici produisent
de

de semblables effets? N'étoit-il pas naturel, tandis que nous étions dans ces endroits, & chargés d'une pareille expédition, de faire toutes les observations possibles de cette nature, & peut-on blamer une personne, de suivre dans ses sentimens ce que la raison lui dicte, après avoir examiné, comparé, & pesé ces observations avec la dernière circonspection? N'est-ce pas là le moïen le plus naturel, & le plus vraisemblable, de découvrir la vérité en ces cas-là, & ne voïons nous pas par l'expérience, que les plus grandes, & les plus importantes découvertes ont été faites de cette manière? Ou, si nous eussions remarqué des faits opposés, ceux qui ont contrarié ce dessein ne les auroient-ils pas allégués, pour prouver que la supposition d'un Ocean occidental est ridicule, ou destituée de tout fondement?

CE qui s'offre ensuite à notre considération, c'est la Face & l'Aspect du pays, qui pourroient aussi fournir quelques conjectures vraisemblables; puisque l'expérience nous apprend, que la plupart des pays, situés entre deux mers, ont au

milieu une rangée d'éminences ou de hautes montagnes, & une descente de chaque côté vers les côtes, & ce fut précisément notre cas, autant que nous le pumes remarquer; & dans notre passage vers la *Baïe de Wager*, nous eumes à cet égard le meilleur & le plus concluant aspect; car nous trouvames en entrant la terre basse, s'élevant par degrés, & les montagnes se succédant mutuellement. Lorsque nous fumes beaucoup plus avancés dans la baïe, nous pumes discerner aisément, qu'il y avoit une déclinaison régulière de l'autre côté, & le tout nous paroissoit assez ressemblant à l'*Isthme de Darien*, qui unit l'*Amérique septentrionale* à la *Méridionale*.

CECI s'accorde encore exactement avec les rapports, que les *Indiens* méridionaux ont fait aux Comptoirs: ils soutiennent fermement qu'il y a un grand Ocean à une petite distance de leur pays, vers le couchant du Soleil, sur lequel ils ont, disent-ils vu des vaisseaux, conduits par des hommes à grandes barbes, & qui portoient des bonnets; & qui plus est encore, c'est que quelques-uns de ces *Indiens*, qui n'a-

voient

voient jamais vu de vaisseau *Anglois*, en ont esquissé un sur les rochers à Churchill, chose qui paroitra moins surprenante à un homme de jugement, s'il veut bien réfléchir, que cette manière de représenter les objets, qui fait son étonnement, est presque naturelle à toute Nation qui ignore l'usage des lettres; comme il paroît par ce que rapporte un Historien Espagnol des *Indiens* du *Mexique*. Ceux-ci envoïèrent à leur Empereur *Montezuma* l'image de *Ferdinand Cortez*, avec celle de ses vaisseaux & de son équipage, après qu'il fut venu pour la première fois sur leurs côtes. Qu'il me soit permis d'ajouter que le Chev. *Jean Narborough* rapporte que les Sauvages, qui demeurent près des détroits de *Magellan*, construisirent la forme de son vaisseau avec de la terre & des buissons, & qu'ils y mirent pour mâts des morceaux de bâtons, & selon lui ils le firent pour en conserver l'idée: car, ajoute-t-il très judicieusement, ces *Indiens* ne peuvent avoir d'autres registres que celui des images. Si donc ces Sauvages se servent de ce moïen, pour-

quoi ceux-ci ne pourroient-ils pas en faire autant? Et pour que ces *Indiens* aient pu représenter un navire, il faut certainement qu'ils en aient vu auparavant. D'autres encore ont porté du sel blanc aux Comptoirs, qu'ils ont dit avoir été produit sur les côtes de l'autre Ocean par la chaleur du Soleil sur les rochers. J'ai réuni ces témoignages, par ce qu'ils se confirment mutuellement, & je ne puis pas concevoir quelles preuves nous pourrions avoir sur un sujet de cette nature plus authentiques que celles, que l'aspect du pays donne de vive voix par ses Habitants.

MAIS après tout ce que nous venons de dire il faut avouër, que quand même nos conjectures seroient tout-à-fait véritables, elles prouveroient seulement la probabilité, que ce pays a une mer des deux côtés; ce qui ne diroit rien par rapport au passage d'une mer à l'autre, qui est proprement le point dont il s'agit; car s'il n'y a point de passage, ou si ce passage est fort long, à une fort haute latitude septentrionale, s'il est très difficile à trouver, & embarrassé, on est fondé à
croi-

croire, que notre découverte est de très peu de conséquence; & quoiqu'il ne seroit pas peut-être fort difficile de démontrer, que cette conclusion est précipitée & mal fondée, puisque la découverte d'un passage, qui nous mèneroit par terre d'une mer à l'autre, & qui seroit court, produiroit de grands avantages par le commerce avec ces nations, je n'y insisterai pourtant pas. Je me contenterai d'exposer ce qui me paroît le plus clair, & le plus convaincant, pour faire voir non-seulement, qu'il y a un tel passage d'une mer à l'autre, mais pour prouver aussi, qu'il est court, libre, & facile. Ceci pourra paroître un peu étrange, vu que nous reconnoissons n'avoir aucune connoissance distincte de l'endroit où se trouve ce passage; mais après avoir pesé ce que je vais dire, on décidera soi-même, jusqu'où mon assertion est fondée. Tout ce que je demande pour le présent, c'est qu'on considère, que la découverte d'un Nouveau Monde étoit beaucoup moins vraisemblable, lorsque *Colombe* l'a tentée & faite, & que la Cosmographie & la Navigation

tion ont été bien cultivées depuis ce tems-là.

COMME les démonstrations que nous avons promises dépendent entièrement de la connoissance des marées, il est absolument nécessaire, qu'avant d'y venir nous disions quelque chose sur ce sujet en général. Sans cela, quelque évidentes que puissent être ces preuves, on n'en sentiroit jamais la force. Je suis bien éloigné au reste, & je reconnois au-dessus de mes forces, d'entrer dans une explication générale des causes des marées, & des différentes variations auxquelles elles sont sujettes. Je ne veux toucher que quelques points généralement connus & reconnus par les mariniers, sans lesquels il leur seroit impossible de gouverner leurs vaisseaux, & dont la constante observation & pratique font à cet égard l'unique certitude, qui puisse les mettre en état de raisonner sur des choses de cette nature. Premièrement donc, il est sûr que les marées coulent du grand Ocean, ou de l'amas général des eaux, dans des mers particulières, à proportion que ces

mers

mers font plus ou moins spatieufes en comparaifon de cet Ocean. Ainfi les mers qu'on appelle intérieures, & qui n'ont point de communication perceptible, ou du moins, qui n'ont qu'un feul & petit paffage pour y entrer, n'ont guères de marées; ou pour me fervir d'autres termes, les marées y font à peine perceptibles. Par exemple, dans la *Mediterranée*, qui coule du Couchant au Levant, & qui paffe par les Détroits de *Gibraltar*, il n'y a point du tout de marée fenfible; elle peut peut-être augmenter un peu, mais cela n'eft feulement pas fenfible lorsqu'elle eft à fon fort, excepté dans le Golphe de *Venife*, où on apperçoit une petite agitation, que l'on pourroit attribuer à la longueur, & au peu de largeur du chemin: mais dans fes endroits les plus larges on ne s'en apperçoit point, & cette agitation même eft foumife à certains vents.

C'EST pour cela que les *Grecs* n'ont eu aucune connoiffance du flux & reflux de la mer, à l'exception du courant irrégulier qui fe trouve à l'*Euripe*; & c'eft à caufe de cela auffi que l'armée d'*Alexandre* le
Grand

Grand fut si étonnée de voir le flux de la mer à l'embouchure de l'*Indus*, qu'elle le prit pour un prodige. Les *Romains* au tems de *Scipion l'Africain* ignoroient aussi qu'il y eut des marées, mais après leurs guerres avec les *Carthaginois*, leurs connoissances s'accrurent avec leurs conquêtes. Je cite ces exemples pour faire voir en particulier, que je ne suppose rien en avançant que les marées sont insensibles dans les mers internes; car s'il n'en étoit pas ainsi, nous pourrions être assurés, qu'une nation aussi curieuse & aussi éclairée que les *Grecs*, & un peuple aussi judicieux que les *Romains*, l'auroient su & qu'ils n'en auroient pas ignoré les causes; leur surprise la première fois qu'ils les virent, démontre le contraire. On peut dire de la mer *Baltique* ce que l'on a avancé de la *Méditerranée*, & pour la même raison; & en général on peut avancer la même chose de toute mer intérieure, dont on n'a aucune connoissance.

SECONDEMENT, à l'égard des marées, il n'y a rien de plus commun ni de plus sûr que ce Principe de Philosophie, qu'on

qu'on leur applique, favoir : „ Que plus „ la cause est proche plus l'effet en est „ sensible ” : c'est-à-dire, que les marées font plus hautes & de meilleure heure, dans les endroits peu éloignés de l'Océan, & plus basses & plus tardives, dans les endroits qui le sont davantage. La progression régulière du flux de mer le long des côtes de la *Grande-Bretagne* le prouve manifestement : car à la pleine & à la nouvelle Lune, le tems de la haute marée est à *Tinmouth-Bar*, à trois heures du matin ; & roulant ses eaux delà vers le Midi, elle donne à *Spurne* la haute-eau un peu après cinq heures ; mais à *Hull* pas avant six heures, à cause du tems qu'il lui faut pour monter le *Humber*. Le vif de l'eau est dans la rade de *Yarmouth*, un peu après huit heures ; à *Harwich*, à dix heures & demie ; au *Nore*, à midi ; à *Gravesend*, à une heure & demie ; & à *Londres* à trois heures, le même jour. De la même manière les marées haussent & baissent dans le même tems, en diférens endroits de la côte, à proportion qu'ils sont éloignés de l'Océan. On remarque aussi, que les
 grands

grands vents, qui vont avec les marées, les font aller au-delà de leur hauteur ordinaire; & que ces mêmes vents, lorsqu'ils donnent contre la marée, en retardent le cours, ou la font baisser. Ces principes simples & généraux établis, nous allons voir ce qu'on en peut conclurre par rapport à la Baïe de *Hudson*, en nous servant des observations qu'on a déjà faites des marées dans les différens endroits de ses côtes.

QU'IL me soit permis de remarquer d'abord, qu'en rejettant une communication avec la mer du Sud par un passage au N. O., on peut, selon toutes les lumières dont nous jouïssons aujourd'hui, appeller la *Baïe de Hudson* une mer interne avec autant de droit que la *Méditerranée*, & avec plus de droit que la mer *Baltique*; puisqu'elle ne communique avec l'Océan, que par les détroits de *Hudson*. Je fais très bien qu'on suppose ordinairement, que la *Baïe de Hudson* communique avec celle de *Baffine*, & avec les détroits de *Davis*; & je suis très assuré qu'on le marque ainsi dans plusieurs, si ce n'est pas

pas dans la plupart des cartes ; mais je veux bien avouër que j'ignore entièrement de quelle autorité on marque ou le représente ainsi ; & quand même cela seroit, mes raisons conserveroient tout leur poids. Je pense pourtant que tant que cela n'est pas prouvé, il n'y a point de raison pour l'admettre : ainsi je le répète, s'il n'y a point de passage par le Nord-Ouëst, la Baïe de *Hudson* est & doit être considérée comme une mer intérieure.

JE ne prétends pas pour cela soutenir, que parce que c'est une mer interne comme la *Méditerranée*, il ne doit pas y avoir de marées, puisque les Détroits de *Hudson* étant larges, & cette Baïe s'étendant du Levant au Couchant, on est en droit de supposer, que les marées doivent y être très sensibles ; mais elles devroient être en même tems telles, qu'elles pussent répondre à la cause, d'où l'on présume qu'elles dérivent ; ou, pour me servir d'autres termes, la marée dans la Baïe de *Hudson*, devroit être telle qu'il le faut pour provenir de l'Océan par les détroits de *Hudson* ; sans cela, on voit aisément,

qu'il n'y auroit rien de plus déraisonnable & de plus absurde, que d'insister sur cette cause, & que cela ne seroit guères moins ridicule que la supposition des détroits glacés, & d'autres causes secrètes, dont on se sert pour nous rebuter & pour nous faire échouër dans la recherche de la véritable cause. Voilà tout ce que je demande & ce que tout sincère ami de la vérité me voudra bien accorder, je l'espère.

POUR venir donc au fait, on jugea nécessaire d'examiner dans la dernière expédition la marée à *Cary-Swan's-Nest*, qui est près des détroits de *Hudson*, & où la marée devoit être la plus haute, en cas qu'elle vint de l'Océan par ces mêmes détroits; & on inséra pour cet effet une résolution dans un acte du Conseil; mais on ne l'a point exécutée, ainsi qu'il faut s'en remettre au rapport du Cap^{ne}. *Fox*, qui dit l'avoir trouvée en la sondant monter à la hauteur de six piés. Confrontons maintenant cette observation avec celles qui ont été faites dans la dernière expédition. J'ai sondé la marée près d'une Ile, située au 62°. 2'. de lat. sept., &

je

je l'ai trouvée monter à la hauteur de dix piés. Je l'ai aussi fondée au 65°. à la côte occid. du *Welcome*, où elle montoit à treize piés, & au Nord de cet endroit elle montoit à dix-sept; delà il s'ensuit évidemment, que cette marée ne peut être produite par celle qui vient de l'Océan par les détroits de *Hudson*; car si les marées à ces degrés de lat. étoient dues à cette cause, il faudroit qu'elles fussent proportionnellement plus basses que celle qu'on rencontre à *Cary-Swan's-Nest*; & comme au contraire, elles sont plus hautes le long du *Welcome*, il est tout-à-fait contraire à la raison & à l'expérience qu'une marée, qui coule de si loin, qui remplit tant de baïes, & qui rencontre tant d'obstacles, hausse de plus en plus; mais ce qui rend ceci démonstratif, ce sont les observations, qu'on a faites sur la hauteur de la marée dans l'Océan *Atlantique*, avant qu'elle entre dans les détroits de *Hudson*; car on l'a trouvée monter dans cet endroit à cinq brasses, au lieu que peu au-dedans de la baïe, elle ne monte guères à deux brasses. Il se-

roit inutile d'insister plus long-tems sur ce point, puisque tout ce qu'on en pourroit dire encore, ne contribueroit point à le rendre plus clair, à moins que ceux, qui nient la communication entre la Baïe de *Hudson*, & la mer du *Sud*, ne soient forcés de recourir à un détroit, qu'on n'a pas découvert encore, & qu'on suppose venir de la Baïe de *Baffine* dans celle de *Hudson*, ce qui est en effet avouër de bonne foi, qu'on ne peut expliquer comment les marées dans le *Welcome*, pourroient résulter d'une communication avec l'Océan *Atlantique*, par les détroits de *Hudson*. Pour y répliquer on n'a qu'à dire simplement, que nous ne sommes pas obligés de nous arrêter à cette cause, tant que ce détroit ne sera pas découvert, & personne n'en peut fixer le tems; mais, (comme je l'ai déjà remarqué), quoique nous ne soïons pas obligés de donner d'autre réplique, nous en produirons cependant une dans la suite, qui satisfera davantage.

VENONS à présent au tems de la haute marée, & à sa direction; car comme
nous

nous avons vu que leur hauteur seule fuffit pour démontrer, qu'elles ne peuvent pas venir de l'Océan *Atlantique*, par les détroits de *Hudson*, il est juſte, que nous recherchions d'où elles peuvent donc venir.

IL faut remarquer d'abord, qu'en examinant la marée au $62^{\circ} . 2'$ de latitude, on fit cette même recherche, & qu'on trouva que le flux provenoit du Nord, & qu'à cinq heures l'eau étoit à ſon viſ. En ſondant moi-même la marée à *Cap-Fry* au $64^{\circ} . 30'$ de lat., je trouvai qu'elle venoit du Nord, conformément à la direction de la côte, & que le tems de la haute marée à la pleine & à la nouvelle Lune y étoit à trois heures après midi. On fit la même expérience au 65° de lat. ſept. & on trouva toujours, que la marée y venoit du Nord. Or, ſi on peut tirer quelque argument, ſoit de la direction ſoit du tems de la marée dans ces parties de la Baïe de *Hudson*, il ſ'enſuit évidemment, que le flux vient du Nord, & du Nord-Oueſt, & qu'il ne peut jamais venir de l'Océan *Atlantique*; puſqu'il réſulteroit delà, que plus on avanceroit à quelque degré de

lat. plus haut, plus le tems de la haute marée retarderoit; ce qui est démenti par l'expérience.

IL est très probable, que cette direction de la marée a donné lieu la première à l'idée, qu'on a eüe, que la Baïe de *Hudson* avoit une communication avec un Ocean septentrional par la Baïe de *Baffine*, & par les détroits de *Davis*, & cette opinion étoit pardonnable autrefois, avant que cette baïe fut si bien connue; mais aujourd'hui, que l'on est mieux au fait de ces choses, elle est ridicule, & il est moins pardonnable encore d'insister sur des détroits glacés & inconnus. Si l'on a banni à juste titre les qualités occultes de la Philosophie, il faut rejeter toute hypothèse dans des matières de cette nature, où elles ne peuvent servir qu'à voiler l'ignorance, & à obscurcir la vérité. Or, pour éviter tout reproche de ce genre & pour remplir mes engagemens avec le Public, je ferai voir évidemment, que les marées ne peuvent provenir ni de la Baïe de *Baffine*, ni des Détroits de *Davis*. On nous a assuré, que dans le premier
de

de ces endroits, la marée montoit à peine à six piés, & M^r. *Baffine* lui-même dans sa Lettre au Chev. *Wolstonholme*, dit en termes exprès, que les marées tiennent un cours assuré dans les détroits de *Davis*, mais qu'elles n'y montent pas fort haut, & que le flux de mer vient du Midi; or, comme toutes les marées, (qui partent de l'Océan, comme de leur source), décroissent graduellement, en remplissant dans leur passage des baïes & des ances; il est très clair, que si le flux de mer montoit jusqu'à trois brasses dans la Baïe de *Baffine*, il ne pourroit pas hausser les eaux dans le *Welcome* d'une brasse, en supposant même une communication. Cela ne peut donc en être la cause, puisque l'effet seroit non-seulement supérieur à celui que cette cause peut produire, mais à la cause même; ce qui est tout-à-fait absurde. Nous pouvons ajouter, que selon toutes les relations que nous avons des marées dans les mers du Nord, aussi bien que de celles qu'on rencontre aux côtes de *Nova Zembla*, de *Spitzbergen* & de *Groenlande*, elles sont plus basses que nous ne les avons trou-

vées dans le *Welcome* ; de sorte qu'il faut ou abandonner tout principe de savoir, que la sagacité des plus grands génies, jointe à la constante expérience des plus habiles mariniers, a établi dans une longue suite de tems, ou rejeter l'opinion qui pose, que les marées passent des détroits de *Davis* par la baïe de *Baffine*, dans celle de *Hudson*, qui est au Nord.

ON pourra dire peut-être que cet argument n'est qu'une pure négation, qui ne prouve pas directement qu'il y ait une communication avec la mer du Sud, comme on l'avance. Pour y répliquer nous prions seulement qu'on jette les yeux sur la carte pour voir soi-même, si ce flux de mer en cas qu'il ne vînt pas de l'Océan *Atlantique*, ou du septentrional, pourroit avoir quelqu'autre source que celle de la mer du Sud, ou s'il pourroit venir de là par aucune autre voie que celle d'un passage au Nord-Ouest. Néanmoins pour faire voir que cette vérité ne manque d'aucune sorte des preuves que l'on pourroit déduire, nous ne fonderons pas cette partie de notre cause sur cette seule réplique,

la-

laquelle, quoiqu'assez decisive par elle-même, ne paroîtroit pas cependant telle qu'on l'auroit pû attendre, mais nous produirons pour appuier notre sentiment des preuves incontestables. Nous les tirons d'un fait, attesté par tous ceux qui ont été membres du Conseil dans la dernière expédition. Il porte en substance, que les vents de Nord-Ouëst font les plus hautes marées par-tout où ils donnent sur ces côtes. Or ce fait, qu'on ne peut révoquer en doute, démontre évidemment, que ces hautes marées ne peuvent pas provenir de l'Ocean *Atlantique* par les détroits de *Hudson*, car si cela étoit, les marées seroient haussées le plus par le vent du Sud-Est, selon le principe établi ci-dessus, savoir qu'un vent qui concourt avec la marée, la fait hausser; & tant s'en faut qu'un vent de Nord-Ouëst produise cet effet, qu'au contraire, il la retarderoit & la feroit baisser, comme étant opposé a sa direction. Or sachant par expérience que l'opinion contraire est véritable, nous devons en inférer, que la marée vient d'un Ocean Occidental, puis

qu'on ne peut donner d'autre raison, pourquoi ce vent causeroit les plus hautes marées.

ON objecteroit en vain, que l'Océan Occidental, ou la mer du *Sud*, étant derrière ces pays, on devroit s'attendre qu'un vent de Sud-Est causeroit la plus haute marée, en forçant les vagues sur la côte opposée, car cette objection n'est qu'un pur sophisme, que la raison développe bientôt & dont l'expérience fait voir la faiblesse. Premièrement la raison fait voir que ce vent qui répond au flux de mer, & cela dans quelque direction que soit la côte sur laquelle le flux monte, cause toujours les plus hautes marées, parce qu'un pareil vent entraîne avec soi une grande quantité d'eau, laquelle seule est capable de hauffer la marée. L'expérience nous fait voir la même chose sur la côte orientale d'*Angleterre*, quoique la mer *Germanique* soit au Levant. Cependant les vents de Nord-Ouest produisent les plus hautes marées, parce que le grand Océan qui les fournit, est de ce côté-là. La difficulté donc qu'il y a dans cette objection,

se

se résoud si naturellement, que je puis la citer à présent comme une nouvelle preuve, puisqu'elle est appuïée sur un fait dont tous les mariniers conviennent: car, si on en vouloit laisser la décision à un juge compétant & sincère, & que pour cet effet on lui fit voir la carte de la Baïe de *Hudson*, où se trouva le passage du Nord-Ouëst, & si on lui demandoit quel vent doit occasionner les plus hautes marées, sans doute il répondroit, le vent de Nord-Ouëst. Ainsi puisqu'il est de fait, que ce vent occasionne les plus hautes marées, qui se trouvent des deux côtés de la Baïe, c'est une nouvelle preuve encore, que cette marée vient de l'Océan Occidental, qu'on appelle communément la *Mer du Sud*.

NOUS avons d'autres preuves encore; & les hommes différant de sentiment comme de goût, il ne sera pas mal peut-être d'en produire quelques-unes, quoique celles que nous avons déjà données soient absolument décisives: pour ne pas trop nous étendre nous les réduirons à trois. La première est fondée sur

sur la transparence & la salure des eaux dans le *Welcome*, dont j'ai pu voir le fond à onze brasses, ou soixante & six piés, lorsque je les fondai à *Cap-Fry*. Tout le monde fait que la profondeur, la transparence, & la salure des eaux sont incompatibles avec l'idée d'une mer, nourrie de la décharge des rivières, de la neige fonduë, & de la pluïe; & qu'il n'y a rien qui prouve davantage la communication avec un Ocean que toutes ces circonstances prises ensemble. La seconde preuve se tire des courants rapides, qui y dirigent leur cours en le traversant, & en le débarassant de glace; de sorte que c'est un fait incontestable, que la partie septentrionale de la baïe est parfaitement libre & ouverte, tandis que celle qui est au Midi se trouve beaucoup embarassée de glace; ou, pour me servir d'autres termes, qu'on ne rencontre guères de glace au 64°. ou au 65°. de latitude, quoique dans celle de 52°. & de 53°. la mer s'en trouve beaucoup embarassée. Or, il est impossible de concevoir, d'où ces courants, qui traversent la baïe avec tant de rapidité, pourroient

roient venir, à moins que ce ne fût d'un Ocean occidental. La troisième & la dernière raison, est fondée sur le grand nombre de Baleines qu'on voit là, particulièrement vers la fin de l'Été; tems (comme on le fait) auquel tous ces poissons se retirent dans des climats plus chauds; par conséquent on peut présumer avec justice que la même raison les attire là; & cela étant, il doit y avoir un passage, qui conduise non pas dans un Ocean sept., mais dans un Ocean occid., puisque l'instinct de ces animaux est un guide assuré.

NOUS voici à la fin de la plus grande partie de notre ouvrage & nous l'avons traitée avec autant de précision & de clarté, que le sujet l'a permis: nous avons démontré, que selon le climat, le produit & l'aspect du pays au couchant de la *Baie de Hudson*, il est très probable, que comme il est borné d'un côté par une partie de la *Mer Atlantique*, il l'est de l'autre côté par la *Mer du Sud*. Nous avons vu que la hauteur des marées en est presque une preuve certaine, & que le tems des hautes marées, leur direction & l'influence

ce

ce qu'ont fur elles les vents, les prouvent incontestablement ; & enfin qu'on n'en peut donner de raisons, qu'en admettant une communication entre les eaux dans le *Welcome* & celles des *Mers du Sud* au moïen d'un *Passage au Nord-Ouëst*. Reste uniquement à voir où l'on pourroit raisonnablement s'attendre à trouver ce Passage, & quelles raisons on pourroit alléguer pour justifier l'opinion, qu'en quelque lieu qu'il soit, il est court, libre & commode. Mais pour déterminer ces deux points, il faut d'abord agiter le dernier, qui peut seul nous éclaircir le premier.

EN premier lieu donc, il paroît très vraisemblable, que ce passage n'est pas bien loin vers le Nord; parce qu'on ne trouve point de glace montagneuse ni dans le *Welcome*, ni dans le *Repulse-Baye*, comme on en trouve dans la *Baïe de lours blanc* (*White-Bear-Bay*), l'Ance de *Lumley*, la *Baïe de Baffine*, ou dans les *Détroits de Davis*; qui semblent appartenir à un autre Continent; situé sous ou près du Pole. Une autre raison, qui semble prouver la
mê-

même chose, est la hauteur des marées, qui, comme nous l'avons déjà remarqué, ne ressemblent pas du tout à celles qu'on rencontre dans les mers du Nord, lesquelles ne montent à *Nova Zembla*, qu'à la hauteur d'une brassé, & à *Spitzbergen* seulement à la moitié de cette hauteur. On peut prouver par plusieurs argumens, que ce passage, (en quelque lieu qu'il soit) est court; car premièrement, nous ne trouvons guères de grandes rivières sur la côte occidentale de la Baïe de *Hudson*, mais au contraire, elles sont très foibles & petites, ce qui est une preuve directe qu'elles ne coulent pas loin, & conséquemment, que la terre qui sépare les deux mers, n'est pas d'une grande étendue. En second lieu, la force & la régularité des marées est un autre argument de poids; car partout où nous trouvons les marées monter & descendre à peu près vers le même tems, sauf la différence qu'occasionne la Lune, lorsqu'elle vient plus tard au Méridien, tous les vingt-quatre heures, on le regarde comme une marque, qu'on est près de l'Océan d'où ces marées proviennent;

nent ; & à la vérité , c'en est une des plus certaines. La troisième raison est le concours des Baleines à cet endroit ; car , en faisant attention à la saison où elles y sont plus nombreuses , il est impossible de concevoir , qu'elles puissent avoir le tems de passer dans des climats plus chauds , à moins que le passage qu'elles traversent ne soit bien court. Tous ces argumens , pris ensemble , se confirment réciproquement , & on peut les regarder comme un concours de témoignages en faveur d'une même vérité. Si ce passage n'est pas loin vers le Nord , comme les raisons alléguées semblent évidemment le prouver , & si ces mêmes raisons nous mettent en droit de conclure , qu'il est court , nous pourrions présumer delà , qu'il est non-seulement libre , mais aussi commode ; ce qui est d'autant plus manifeste , que les courants rapides qui le traversent , sont qu'il n'y a point de glace. Prenant donc toutes ces circonstances ensemble , il faut avouer , ce me semble , qu'il n'y a rien d'extravagant ou de chimérique à tenter ce passage ; & qu'en faisant attention à la

pei-

peine qu'on a prise, dans la dernière expédition & aux lumières qu'on en a tirées, on ne peut pas avec la moindre ombre d'équité, dire qu'elle ait été infructueuse, quoiqu'on ait manqué d'atteindre le principal but. Nous pourrions ajouter encore, que bien d'autres grands projets ont réussi après plusieurs vaines tentatives, & cela même contre l'opinion de personnes très judicieuses & très versées, que la part qu'ils eurent aux traverses fit changer de sentiment.

JE n'en citerai qu'un exemple, & cela uniquement parce qu'il semble avoir beaucoup de rapport à notre sujet. On s'étoit long-tems flatté de pouvoir trouver un passage dans les mers du *Sud*, en avançant toujours le long des côtes du *Brezil*, vers les pays qui sont au-delà de la rivière de *Plate*, & même on avoit fait diverses tentatives à cet égard, jusqu'à ce qu'à la fin on y envoia *Americus Vesputius*, (dont le nouveau Monde porte le nom) & qui étoit sans contredit habile Marinier, & excellent Cosmographe. Il poussa fort loin vers le Sud, & même

selon quelques-uns jusqu'au 52°. ; mais ne découvrant point de passage, il en conclut qu'il n'y en avoit pas. Cependant *Ferdinand Magellan* a fait voir combien ce sentiment étoit peu fondé par la découverte des détroits, qui portent son nom, & qui conserveront toujours sa mémoire. Après cette découverte on se persuada, qu'il n'y avoit point d'autre passage pour entrer dans les mers du *Sud*, & à cause de cela le Roi d'*Espagne* résolut d'y faire bâtir une ville, avec une forteresse, pour empêcher d'autres nations de passer aux *Indes Orientales* par cette nouvelle route. Les *Hollandois* cependant firent voir le contraire en découvrant un passage par le *Cap Horn*. Cela nous apprend, qu'après bien des tentatives infructueuses, on peut non-seulement découvrir un, mais même plusieurs passages. De là on voit aussi que la même chose pourroit bien avoir lieu par rapport à la *Baïe de Hudson*, puisqu'on peut produire plusieurs conjectures bien fondées, qu'il y a peut-être plusieurs passages, qui communiquent les uns avec les autres. Le Capitaine *Fox* a insinué il y a long-tems,

tems, qu'il pourroit bien y avoir une mer libre tout comme au Cap *Tinmarke*; opinion qui n'a pas été encore détruite.

APRÈS tout ce que je viens de dire, on ne peut pas s'attendre, que j'entreprenne de déterminer positivement où l'on doit trouver un tel passage, & j'ose me flatter, qu'on n'auroit pas meilleure opinion de moi, si je voulois m'opiniâtrer sur ce point; car en pareil cas, les esprits les plus éclairés peuvent se tromper; comme plusieurs l'ont déjà éprouvé sur ce sujet. Ainsi il me suffira d'exposer, comment ma propre expérience m'induit à croire, qu'il y a un tel passage, & de communiquer mes conjectures sur les endroits où il y a quelque apparence de le trouver. Il se pourroit bien que dans quelque expédition on le découvrit ailleurs, ou peut-être dans des endroits que l'on n'auroit pas examinés encore, mais si cela arrive c'est un nouvel argument qui ne peut qu'augmenter nos espérances, & donner plus de poids à nos conjectures. Je touche ces points d'avance, afin qu'on ne pense pas que c'est par préjugé ou par présomption, que je hazarde de désigner deux

endroits, dans l'un ou l'autre desquels on peut chercher selon moi un passage, avec fondement & avec espérance de succès.

PREMIÈREMENT il faut remarquer, que j'ai conçu à cet égard de grandes espérances sur le rapport qu'on a fait d'une anse considérable au 64°. de lat., & que j'appelle l'anse de *Chesterfield*. Ceux qui l'ont examinée assurent, que le reflux y couloit très rapidement du Couchant, pendant huit heures; au lieu qu'il ne montoit que deux heures, & cela d'un mouvement beaucoup plus lent. Ils assurent encore, qu'à la distance de 90. miles de l'entrée de cette anse, l'eau, quoique plus fraîche que celle de l'Océan, y étoit cependant assez salée. Or s'il n'y avoit point de passage, & que l'eau refoulât pendant huit heures, à raison de six miles par heure, & qu'elle ne montât que deux heures, à raison de deux miles par heure, elle devroit être toute fraîche; puisque l'eau salée ne montant que deux heures, il ne devroit non plus y en avoir deux heures après le jussant, quand même le reflux seroit aussi lent que le flux; & puisqu'au

con-

contraire, il va plus rapidement, il faudroit d'autant plus que l'eau fût fraîche. Il est certain, que si l'on avoit rencontré un flux de mer provenant du Couchant, c'eut été une preuve incontestable d'un passage; quoiqu'un flux provenant du Levant ne prouve pas le contraire: car dans les détroits de *Magellan*, comme Mr. *Narborough* nous l'apprend, la marée qui vient du Levant, y est refoulée à la moitié du chemin par un flux qui vient du Couchant de la Mer Pacifique. Je pourrois ajouter plusieurs autres raisons, pour faire voir qu'il y a apparence de trouver là un passage; mais pour éviter un nouveau sujet de dispute, je les passe sous silence, & après tout ce qu'on peut dire sur cette affaire, il faut la soumettre à la décision d'une autre tentative, sous la direction de personnes expertes dans la navigation, exactes dans leurs observations, & attentives à tous les éclaircissements, qui pourroient résulter des observations faites sur les lieux mêmes, & qui doivent leur faire trouver ou bien le passage, ou les raisons de toutes ces appa-

rences. Ce seroit par soi-même une découverte particulière, dont il pourroit résulter bien des avantages, puisqu'elle corrigeroit les idées qu'on a euës depuis long-tems sur cette matière & qui sont encore généralement reçues.

LE second endroit dont je veux parler est le *Repulse Bay*. Les raisons qui peuvent nous faire espérer d'y trouver un passage, sont celles qui ont déjà été alléguées; comme par exemple, la profondeur, la transparence & la salure des eaux, joints à la hauteur de la marée qui provient de-là; circonstances qui semblent justifier une pareille attente.

QUE l'on ne s'imagine cependant point que je prétende absolument qu'on y trouve un passage: je veux seulement dire qu'il est très apparent qu'on approchera par-là encore plus près de la découverte en remontant, pour ainsi dire, à sa source. Je n'ignore pas que je me fers là d'une expression obscure, & en quelque façon impropre, mais pour qu'on ne m'en blâme pas, je tâcherai d'y jeter du jour. Nous pouvons considérer la *Baïe de Hudson* comme une espèce

ce de Labyrinthe, où nous entrons d'un coté par les détroits de ce nom, & dont notre but est de sortir de l'autre. Nous pouvons à la vérité nous flatter d'y réüssir par des tentatives réitérées; c'est-à-dire en faisant essai sur essai, jusqu'à ce que la sortie, ou le passage en soit découvert; mais cette manière sera pénible, ennuyeuse, & peu agréable, & la patience seule, sans aucun mélange d'intérêt particulier pourra un jour ou l'autre en venir à bout, tandis que personne n'en peut limiter le tems. Mais ressouvenons-nous alors combien d'indices d'un passage l'on a déjà décrits & détaillés, & rappelions-nous encore, que la marée est une espèce de peloton, qui semble nous mener par tous les détours de ce Labyrinthe, & qui, si on la suit avec soin doit nécessairement nous en faire sortir. Or, la marée montant fort haut & venant du Nord dans le *Repulse-Baye*, comme on l'appelle sans aucun fondement, cela doit engager à y faire une nouvelle tentative, qui ne manquera pas de nous fournir plus de lumières, ou peut-être même toutes celles dont nous a-

vons besoin. Ceci éclaircira, je l'espère, entièrement mon idée & justifiera mes desirs, qui sont la poursuite de cette recherche jusqu'à ce que le passage en question soit découvert, ou qu'on aît répondu par quelque autre découverte aux argumens qui la favorisent.

JE pourrois ajouter encore plusieurs autres argumens, relatifs au lieu & au sujet; mais je les passerai sous silence, pour y en substituer un qui me paroît le plus décisif de tous. Nous nous sommes flattés pendant une longue suite d'années, de faire la découverte d'un Passage par le Nord-Ouëst: des personnes très expertes & très habiles, soit pour la théorie, soit pour la pratique, l'ont estimée probable, & ont produit plusieurs raisons plausibles pour en démontrer la probabilité. Plusieurs expéditions pour tenter ce passage si désiré ont été faites, & si d'un côté l'on n'a pas réüssi dans le point principal, qui étoit la découverte de ce passage, de l'autre on n'en a point fait qui aient renversé chez les personnes sensées & non-prévenuës, la force des argumens, qu'on allègue en
sa

fa faveur ; au contraire , elles les ont appuiés & confirmés , comme il paroît par la dernière résolution du Conseil , citée dans la seconde partie de cet ouvrage. Par ces essais réitérés nous avons certainement avancé de plus en plus vers le but principal ; & il n'est pas possible qu'une autre expédition bien menée , ne décide absolument s'il y a un tel passage ou non. Ceci étant donc hors de contestation , il me semble , qu'il répugneroit à notre réputation , en qualité de Puissance Maritime , & à nos intérêts , comme Nation Commerçante , d'abandonner un projet qu'on a poussé si loin , & auquel il ne manque que peu de chose pour le perfectionner.

QU'IL me soit permis d'ajouter , que nous devons considérer , combien il nuiroit au commerce , & au caractère de la Nation *Britannique* , si , après avoir poussé cette affaire à ce degré , une Nation étrangère venoit à profiter de toutes nos peines , & de tous nos travaux , & que moiënnant les lumières que nous lui aurions fournies , elle vint à découvrir ce nouveau passage aux

mers du *Sud*, & aux *Indes Orientales*, dont la découverte, si on peut la faire, est non-seulement actuellement en nos mains, mais dont nous pouvons nous rendre les maîtres; & quoiqu'un commerce exclusif soit souvent pernicieux & dangereux entre les mains de Particuliers, on a cependant toujours estimé avec fondement qu'il est très-avantageux pour une nation, & il nous seroit fort facile d'en produire plusieurs exemples, si celui de nos propres plantations ne le rendoit si incontestable, que tous les autres sont entièrement inutiles. Mais avant de briser sur cette remarque, il ne sera pas mal d'y ajouter, que ces appréhensions sont d'autant mieux fondées, que ce désir d'étendre le commerce, & d'encourager les découvertes se manifeste aujourd'hui en tant de différentes parties du Monde, & même dans quelques-unes, où on n'y pensoit pas il y a quelques années. Tandis que les *Russiens* poussent leurs tentatives avec tant de vigueur & de génie, pour découvrir un passage de leur Empire vers l'*Amérique*; nous aurions tout à nous repro-

procher, si nous négligions quelque chose à cet égard pendant qu'il nous est beaucoup plus possible d'y réussir.

NOUS devons à cet esprit de découverte, qui règne en d'autres Nations, quelques idées qui ne peuvent qu'encourager ce dessein; comme je crois qu'elles ne sont pas parvenues au Public, j'en citerai une. Un Homme d'esprit & de condition, arrivé de *Portugal* depuis quelques mois, assure que peu avant son départ de là, il y étoit venu une personne qui, dans un voïage d'une des colonies *Hollandoises* dans les *Indes Orientales*, soit pour tenter quelque découverte, soit pour faire un commerce illicite, échoïa sur la côte Orientale de *Californie*. Cela lui donna lieu de remarquer, que c'est à la fois une Ile & une Presqu-Ile, l'*Isthme* étroit & court, qui l'unit au Continent aïant été inondé par de hautes marées. Il remarqua en outre, ce qui est très essentiel à notre sujet, que les côtes du Continent portoient directement au Nord-Est; circonstance dont nous n'étions pas assurés auparavant, & qui paroîtra à ceux, qui y fe-

feront attention, un argument assez fort en faveur d'un passage au Nord-Ouëst; car, si le Continent de l'*Amerique* se joignoit là à celui de l'*Asie*, ou à quelque autre entre deux, la côte tenderoit plutôt vers le Nord-Ouëst. Nous pouvons y ajouter, que l'*Isthme* aiant été inondé à la haute marée, c'est une preuve qu'il y coule un courant fort haut, & fort rapide, ce qui répond parfaitement à ce que nous pourrions attendre en cas qu'il y eût un passage. Mais sans avoir égard à tout cela, cette observation est assez importante, si on la considère seulement comme un fait relatif à la Géographie d'un pays, qui a été si souvent un sujet de dispute, & sur lequel Monsieur de l'*Isle*, un des plus grands Génies de la *France*, a écrit une dissertation aussi ample que curieuse, sans avoir prétendu pourtant éclaircir la difficulté; au contraire, il a tâché de faire voir, qu'il n'y avoit aucune certitude, si la *Californie* étoit une Ile, ou une Presqu-Ile.

VOILA dans un abrégé aussi court qu'il m'a été possible, les motifs qui m'ont in-

induit à parler avec tant de certitude de la vraisemblance, & de la possibilité qu'il y a de décider par une nouvelle expédition, un point que l'on a cru si important pour la Nation, que de mériter l'attention & la protection du Gouvernement; & c'est à sa censure impartiale que je le soumets, ne souhaitant de la part du Public d'autre accueil; que celui que peut mériter la fidélité de mon recit, la sincérité de mes observations, & la droiture de mon dessein.

F I N.



FAU-